

Un accent d'enfance

GÉRALD SFEZ

PROFESSEUR HONORAIRE DE PHILOSOPHIE EN PREMIÈRE SUPÉRIEURE

LE MAL FOU

1. Très tôt, la pensée de Jean-François Lyotard s'est confrontée à l'étrangeté de l'enfance. Elle ne cessera de s'y rapporter, de la hêler, d'en invoquer le nom et d'en rappeler l'énigme. Relevons une de ses premières occurrences sensibles. C'est à propos de l'espace transitionnel. Dans *Discours, figure* (1978), où Lyotard fait signe vers l'autre de la signification, vers cette opacité du figural qui résiste à tout dire, il rencontre, en effet, à deux reprises, la fonction de l'objet transitionnel de Winnicott : une première fois, au tout début de l'ouvrage, pour dire que l'œuvre signifiée ne peut jouer ce rôle, « parce que ce statut n'appartient qu'aux choses figurales du jeu, de la peinture¹ » ; une seconde fois, tout à la fin, pour nommer la relation de l'enfant au sein qui est « dehors et dedans à la fois, échappant à l'épreuve de réalité, mais pourtant non dissipable au même titre qu'une scène imaginaire² », en un lieu d'oscillation, occupant la même place que le jouet. C'est là que Lyotard écrit : « Winnicott observe justement que personne n'interroge l'enfant qui parle à sa poupée ou qui joue à la guerre sur la créance qu'il accorde à la réalité des situations jouées. Ce statut transitionnel va de soi. *C'est nous adultes qui nous rendons fous pour rentrer en rapport avec l'enfance*³ ».

2. L'espace transitionnel de l'enfant n'inaugure pas, en effet, la continuité d'un « passage » entre l'enfant et l'adulte. Ainsi, Lyotard écrit : « Le

1 J.-F. Lyotard, *Discours, figure*, 18.

2 *Ibid.*, 357.

3 *Ibid.*, souligné par nous.

terme même de “transitionnalité” peut mettre immédiatement en route la mécanique d’une dialectique de la réconciliation. Cette transition entre l’intérieur et l’extérieur peut être comprise comme une médiation⁴ ». L’œuvre peut toutefois être pensée sous ce paradigme à la condition de retirer à la notion de transitionnalité toute prétention à jouer un rôle de « passage », du fait que l’émotion⁵ de l’espace de dessaisissement est, par elle-même, l’épreuve d’une dépossession et d’une hétérogénéité.

3. Fidèle à sa « prière de *dé-conciliation*, anti-prière⁶ », et sachant bien que nous ne pouvons pas nous livrer au geste contradictoire de nous proposer au dessaisissement⁷, il s’agit, pour Lyotard, de trouver le transitionnel, en se déprenant de notre inclination à l’entendre dans le sens mécanique de cette dialectique de réconciliation. Il importe de refuser de considérer qu’il y a là une « transition » médiatrice entre l’intérieur et l’extérieur⁸, et d’accepter, tout au contraire, de penser toute la chaîne des relations sur le mode de la discontinuité, comme de tenir toute « station » elle-même comme un état d’hétérogénéité, tout passage comme l’enjambement d’un abîme, tout terme du processus comme n’étant pas la synthèse finale entre l’intérieur et l’extérieur. Il convient de se déprenre de concevoir la relation de façon instrumentale en termes d’objet transitionnel, selon une perspective qui est celle de la relation d’objet, et de se rendre à l’évidence de la dissension et de son agilité.
4. Comment entendre la formule de ce *mal fou* que nous aurions à entrer en rapport avec l’enfance ? La *première référence* à Winnicott nous met sur la voie. Nous vivons dans l’espace du vouloir-dire, du signifier, et ce n’est pas, par là, que l’on a quelque chance de rencontrer l’espace transitionnel, mais dans le jeu du visuel et de l’audible, dans le sensible. Telle est la première raison pour laquelle, êtres de *logos*, nous nous heurtons à cet espace comme à un mur, alors que l’enfance y est dans son élément. La *seconde référence* alerte d’autre chose : le statut transitionnel de l’enfance va-t-il tellement de soi ? Ne faut-il pas *précisément* l’interroger ? Notre sentiment d’enfermement dans le dire est-il *si sûr* ? Si le sujet « dit “adulte” » est hétérogène à l’enfance, au point qu’il ne peut s’imaginer « passer de l’autre côté » sans user d’un trésor de ressources pour trouver des biais par où communiquer avec l’enfance elle-même, n’est-ce pas qu’il s’évertue à chercher le *passage* ? Or, il n’y a pas de « passerelle » entre les deux. Aussi bien, s’agit-il bien plutôt de fléchir, de se dessaisir et se déposséder de soi, et de glisser dans l’enfance en soi un peu comme on se laisse glisser dans le sommeil. Si l’accès est, en un sens, difficile, en un autre, il est facile. Il tient à une nuance dans le désêtrement de soi. Et, de même que l’accès de l’adulte à l’enfance n’est pas si difficile, à condition de tourner le dos au *vouloir*, de même, est-ce une illusion de croire que l’enfant qui est dans cet

4 *Ibid.*, 358.

5 Lyotard reprend l’expression de Kaufmann dont il cite en note le titre de l’œuvre : « L’expérience émotionnelle de l’espace », note en bas de page, *ibid.*, 358.

6 *Ibid.*, 23.

7 *Ibid.*

8 *Ibid.*

espace comme un poisson dans l'eau, y soit néanmoins avec l'aisance de l'unité : il est lui-même *divisé* et *ému* de l'espace du dessaisissement.

5. Aussi, affleure la question que se pose implicitement Lyotard dès *Discours, figure*, qui concerne aussi bien, quoique très différemment, l'espace de l'enfant (espace transitionnel) que l'espace de l'adulte, et qui peut s'énoncer ainsi : comment penser la communication simultanément avec l'incommunication, dans l'un et l'autre cas d'univers, celui de l'enfance de l'enfant, et celui dit « de l'adulte » ? Le mal fou serait alors celui de pouvoir saisir les deux registres en même temps.
6. Dans *Discours, figure*, toute la question est celle des différents traitements du pulsionnel. Si, en l'œuvre d'art et de pensée, la poigne du fantasme se desserre, si l'on a l'œuvre et non le cri⁹, c'est sur la base des différentes formes d'élaboration de la pulsion, des naissances du désir. L'affect du dessaisissement est toutefois reconnu originairement comme étant celui de l'intensité pulsionnelle qui se donne comme angoisse. Ce n'est pas sans raison que Lyotard fait référence en note de la page 359 à l'analyse de Kaufman sur cette question : « P. Kaufman (op.cit., fin du chap. I) montre très bien que cette angoisse, affect correspondant au dessaisissement, est la seule émotion universelle, dont toutes les autres (peur, joie, colère, etc.) sont des élaborations où déjà la défense de rétroaction s'organise¹⁰ ».

À L'INVERSE DE SURVIVRE

7. Il faut s'approcher de plus près de l'énigme entre le désir et l'enfance. Dans « Survivant » (1988), Lyotard réfléchit au contraste de la question. Freud relie la naissance à la mort en rapportant la vie à la mort. En liant vie et mort, il soutient « qu'entre vie et mort la différence n'est que de rythme (la mort presse, la vie freine)¹¹ », et la différenciation, la complexification (neg-entropie), « la vérité physique, est d'aller à l'état le plus probable, le plus simple, indifférencié, qui est la mort du système (entropie). Cela n'est certes que "reculer pour mieux sauter"¹² ». Lyotard demande : mais pourquoi, s'il n'y a qu'une différence du rythme, y a-t-il cependant deux rythmes, pourquoi la différenciation, et, s'il s'agit de « reculer pour mieux sauter », « pourquoi faut-il sauter mieux ?¹³ ». « L'hypothèse freudienne de l'*Éros* reste fidèle au deuxième principe de la thermodynamique, note Lyotard. Elle présuppose encore que la complexité n'est qu'un suspens de la simplification, et que la vie n'est qu'une survie¹⁴ ». *Ne que*. Ne faut-il pas plutôt se détourner de cette condition restrictive qui fait de la vie un acci-

9 *Ibid.*, 359.

10 *Ibid.*

11 J.-F. Lyotard, « Survivant », *Lectures d'enfance*, 64.

12 *Ibid.*

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*

dent de parcours ? De quel parcours, d'ailleurs, sinon de celui d'une sidération devant l'inertie et par elle ? Freud n'est-il pas victime de la fascination pour le trait d'union entre vie et mort, et, ce faisant, ne prête-t-il pas la main à la domination de la survie sur la vie même ? Or, il y a l'événement que Freud découvre et nomme « la différence sexuelle ». Déshabillée de sa dénomination, c'est, selon Lyotard, l'énigme qu'il y ait « un rapport avec ce qui n'a pas de rapport¹⁵ ». Ce qui est absent à sa présence et qui ne sera présent que rappelé au cœur de son absence, en un rapport contradictoire, est accueil de la merveille d'une communauté. La joie de vivre, de vivre délié, déconnecté de la mélancolie du survivant, est celle de naître, de l'énigmatique faculté de commencer, dont parle Arendt. Cette pensée de la vie comme énigme du commencement est la vie même, et elle est la vie non comme défi ni comme rémission, nous dit Lyotard, mais comme *scrupule*, « le scrupule d'un comme-si¹⁶ ». C'est un « Comme s'il y avait », « comme si c'était » : « l'esprit qui sait qu'il n'y a rien à faire et à dire, pas d'étant qui vaille, qui même *soit*, fait comme si cela était quand même¹⁷ ». « Encore faut-il savoir saisir la *nuance* et entendre le *ton* de ce « quand même ». « Il *arrive* quand même quelque chose¹⁸ ». La fiction est l'événement. Ce « quand même » n'est pas le signe d'une concession faite à la mélancolie, d'une exception d'être à sauver *in extremis* du néant. Lyotard précise : ce n'est pas moi qui récite, il faut entendre les choses à l'inverse, « ce que la mélancolie récite, c'est qu'il y a "tout de même" quelque chose plutôt que rien. » Il faut inverser les choses : récuser la mélancolie qui récite. « La récusation de la mélancolie, ou la réfutation du nihilisme, consiste seulement dans cette timide question : si la vérité est qu'il n'y a rien vraiment, d'où vient qu'il paraît y avoir quelque chose ? Ou : pourquoi la vérité ment-elle, pourquoi la mort se diffère-t-elle en naissance et vie ?¹⁹ » Il faut ôter l'accent placé sur la disparition²⁰ et le placer sur l'apparition : « La mélancolie omet l'autre énigme dans le rapport de l'âme avec le non-être ou l'être, l'énigme de l'apparition²¹ ».

8. Or, l'effet de cette clause, celle du scrupule du *comme-si* (l'esprit qui sait qu'il n'y a rien qui soit fait *comme si* cela était quand même) ne peut être entendue avec justesse que si l'enfance l'écoute et la fait retentir. Il ne suffit pas au philosophe de soulever le lièvre de cette nuance pour confondre les sectateurs du *nihil*, il faut en faire résonner le ton du vif depuis cette région simultanément incurable de chagrin et intraitable d'invention, d'obstination, d'écoute du cœur, d'amour et de véritable disponibilité aux histoires. Cela s'appelle l'enfance, elle qui sait la vérité de la fiction. L'effet de cette clause, écrit Lyotard, est « l'enfance, qui s'y connaît en *comme si*²² ». L'enfant a toute l'effronterie et la pudeur de ce *scrupule*, il sait

15 *Ibid.*, 60.

16 *Ibid.*, 66.

17 *Ibid.*

18 *Ibid.*, 63.

19 *Ibid.*, 64.

20 *Ibid.*, 63.

21 *Ibid.*

22 *Ibid.*, 66.

faire retentir la gloire inconnue du *comme-si*, de même que nous savons l'entendre depuis notre enfance, depuis ce temps révolu et sauf, depuis cette région en nous jamais apaisée de l'incurable. Tournée vers la mise en rève, l'enfance seule se dérobe et nous dérobe au sur-vivre. Par là, elle est le courage et la modération.

9. C'est ici, ici d'abord, que Lyotard fait comparaître l'enfance et comparait devant elle : « L'enfance est l'état de l'âme habitée par quelque chose à quoi nulle réponse n'est jamais faite, elle est conduite dans ses entreprises par une arrogante fidélité à cet hôte inconnu dont elle se sent l'otage. L'enfance d'Antigone. Je comprends ici l'enfance comme obéissance à une dette, qu'on peut appeler dette de vie, de temps, ou d'événement, dette d'être-là malgré tout, dont seul le sentiment persistant, le respect, peut sauver l'adulte de n'être qu'un survivant, un vivant en sursis d'anéantissement²³ ». L'enfance veille et elle est intraitable avec ça, inflexible. Elle ne cédera pas sur le *comme-si*, sur l'accent de l'apparition, sur la valeur fictive de la vérité et véridique de la fiction. « Même la *croissance* que la dette de naissance sera acquittée par l'événement de la mort, que l'âme reçue sera rendue — cette croissance ne résiste pas à l'âpreté d'une enfance sans pitié. Son "comme si" fait échec à toute édification²⁴ ». L'insubordination de l'enfance est celle de *ce ton du comme-si* qui se tient sur ce fil d'équilibre d'une dette dont on ne peut jamais s'acquitter, qui déréalise toute installation dans le non-être ou dans l'être. L'enfance fait *comme si* il s'agissait de s'acquitter quand même, elle se fait le passeur de la dette, elle est la tradition de la dette du commencement.
10. Est-elle, pour autant, cette faculté d'innover, cette naissance qui porte défi à la loi du retour du même, comme l'entend Arendt ? Lyotard refuse de souscrire à cette conception humaine, trop humaine, et bien trop réconci-liatrice : « J'ai dit qu'il fallait émanciper l'idée d'une vie qui soit commencement, et pas seulement survie, du triomphalisme d'un défi ou de la conviction d'une rémission²⁵ », écrit-il. La perception arendtienne d'une enfance qui émancipe et qui se mue en sagesse du jugement, qui l'emporte et qui pardonne, n'est pas ici de mise. Elle est bien convenue et chrétienne. Arendt métamorphose l'enfance en puissance de salut, alors que, tout au contraire, l'enfance déconcilie, garde l'énigme du surgissement, de la question vertigineuse *Pourquoi moi ?*, « l'énigme de la singularité de la naissance, qui est impartageable, comme celle de la mort²⁶ », et maintient dans l'impréparé. Lyotard en parle, dès lors, comme du nom juste de cette nudité terrible²⁷ que le pouvoir totalitaire cherche à faire oublier, et la rapporte à ce fait : « Le soi est toujours nu, quant à la naissance et à la mort et, donc, quant à la différence, sexuelle ou ontologique²⁸ ». C'est, selon lui, depuis

23 *Ibid.*

24 *Ibid.*

25 *Ibid.*, 70.

26 *Ibid.*, 77.

27 *Ibid.*, 79.

28 *Ibid.*

cette instance que la voix de l'enfance s'élève comme la voix même de juger dans l'instant et sans critères.

11. Arendt oppose l'enfance comme faculté de commencer, dont le christianisme délivre la formule « Un enfant nous est né », à ce qu'elle nomme « la banalité du mal ». La banalisation (avec l'homogénéisation des temps) défait, selon elle, la faculté de juger, « bannit le *Urteilen*, la distinction de ce qui est bien et mal. Elle est le mal parce qu'elle élimine la capacité de discerner le mal du bien²⁹ ». C'est l'assoupissement de l'inquiétude même de l'apparition et de la disparition. A la fin du *Système totalitaire*, Arendt « nomme cet état [cet assoupissement], la désolation (*loneliness*), le contraire de la solitude³⁰ », écrit Lyotard. L'enfance est solitude, elle n'est pas désolation. Selon Arendt, en effet, comme elle l'écrit dans *Le système totalitaire*, « Isolement et désolation font deux³¹ » : l'isolement peut certes être une impasse lorsqu'il n'y a personne pour pouvoir agir avec moi ; la désolation est une impasse d'une bien autre nature : elle se ressent lorsque la sphère politique des hommes est détruite, lorsque, plus profondément, la structure d'être avec les autres est atteinte, elle est la solitude de l'homme que le système totalitaire déracine, privé de la possibilité de sol, de la possibilité même de s'isoler. La désolation prive l'individu de la communauté tout autant que de la faculté de s'isoler au sein d'une communauté, à la différence de la solitude où l'individu se sait avec les autres tout en s'étant retiré de leur compagnie. La désolation se rapporte également, selon Arendt, comme elle l'argumente dans plusieurs de ses ouvrages, au sentiment éprouvé devant l'absence de sens de la suite d'événements qui constitue le cours de ce monde, devant la « désolante contingence », dont elle reprend l'expression à Kant, de l'histoire des hommes³². L'enfant, en tant qu'il incarne la faculté d'innover au sein de la communauté, exercerait sa vigilance contre toute mélancolie de la désolation, tout en cultivant la solitude.

RENVERSEMENTS ET DÉPLACEMENTS

12. Fidèle à son option qui est de ne pas « normaliser » l'enfance et de ne pas la tempérer en lui procurant les faux-papiers d'une « sagesse », Lyotard veut rendre à l'enfance sa « sauvagerie », et montrer que c'est par là, et par là seulement, qu'elle représente une ressource face à la barbarie. Il est essentiel, selon lui, de faire entendre que le totalitarisme et, peut-être de façon plus à découvert et plus distinctement, le nazisme, ne vise pas seulement à anéantir la faculté de juger et la communauté civile de l'homme raisonnable, sa libre pensée, mais de façon plus reculée, toute perception de

²⁹ *Ibid.*, 85.

³⁰ *Ibid.*

³¹ H. Arendt, *Le Système totalitaire*, 225.

³² H. Arendt, « Vérité et politique », *La Crise de la culture*, 309.

l'énigme d'être *né tel*, et à travers elle, celle *d'être né* comme tel, qui est toujours d'être né tel aléatoirement, portant atteinte à la singularité comme à l'appartenance : la haine raciale envers les juifs, le crime contre l'humanité, recouvre une haine plus originaire et immotivée, la haine envers l'affect intime de l'exister, envers le vertige du *Pourquoi moi ?* non pas pourquoi moi je suis de telle provenance, mais, plus loin, pourquoi moi je suis venu au monde ? Haine de l'insupportable arbitraire dépourvu de tout sens et de la passivité première de toute singularité, haine de l'être né, et assignation à l'identité du survivant coupable d'exister. Le nazisme représente la tentative d'étouffer et de barrer le rapport de l'individu démuné à soi, seul à seul avec sa singularité, ce point d'irréductibilité de ce que l'on ne peut pas changer comme tel, la factualité du réel, l'étrangeté de vivre en ce que la vie a de sauvage, d'insurgé et d'insubordonné. L'interprétation arendtienne se trompe en opposant la solitude du jugement de celui qui commence, sous la catégorie de la natalité, à la désolation de l'exterminateur. L'esseulement, la *loneliness* est bien du côté de l'enfant, toute entière dans le soliloque de son seul à seul. Et ce que le nazisme rejette, c'est aussi bien l'esseulement que la solitude.

13. Or, creuser l'énigme de cet esseulement, de l'affrontement à la naissance et à la mort de l'improbable, de son impartageable, de la difficulté à le faire entendre, c'est remonter en deçà de l'instant de l'exercice du jugement sans critères, lequel en provient, certes, mais vient en second. C'est remonter à l'instant de l'être-parlant, de la naissance hésitante et troublée de l'adresse. Dans cette quête des profondeurs, il s'agit, dans un même mouvement, de ne pas s'arrêter au moment de la différence sexuelle, mais remonter plus loin, plus haut, et concevoir l'instant de surgissement en l'enfant de la différence sexuelle comme une seconde violence, et une violence faite à un esseulement originaire. Avant d'être exposé à l'aventure de la différence sexuelle et de devoir passer sa vie à la « régler » ou plutôt à « gérer » ce qu'elle a d'intraitable et en un sens d'inaisée et d'incurable, l'enfance est le lieu d'un esseulement qui est à soi-même un univers.
14. Dire cela, ce n'est pas seulement, pour Lyotard, s'opposer à la thèse d'Arendt qui interprète l'enfance comme natalité, pouvoir de commencer et de juger par soi-même, au principe de la faculté de se mettre à la place de la pluralité des autres, œuvrant, selon le *sensus communis*, à la formation d'une communauté civile déterminée, c'est également s'opposer, et tout aussi directement, à la thèse freudienne du « tout sexuel » ou encore à l'idée d'un devenir différemment marqué par un même fond, celui d'une sexualité originaire de l'enfant. C'est creuser à la racine en deçà du sexuel, en usant des moyens d'investigation de la psychanalyse elle-même.
15. Remonter plus loin, ce serait précisément user, pour saisir l'enfance, d'un autre fil directeur que celui du sens des commencements, des commences, de l'incroyable vérité de l'indéniable apparition, du fil directeur — mais qui ne lui est pas contraire — d'une désolation originaire, d'une *loneliness* que la désolation produite par le totalitarisme vise précisément à étouffer.

Dans « Survivant », Lyotard soulignait déjà la coexistence en l'enfance de la faculté d'accueillir l'hôte inconnu dont elle se sent l'otage, son hypersensibilité à l'apparition et, par là, *son don de fiction*, sa disponibilité aux histoires, aux comme-si, à la littérature, avec l'expérience ou la quasi-expérience d'une perturbation des temps dans tous ses états : être en retard/être arrivée trop tôt, s'y connaître en défaillance, en abandon. Car l'enfance n'est passibilité à l'événement que pour être, de ce fait même, passibilité au non-être, elle n'est pas dette à l'apparition sans être en même temps dette à la disparition.

16. La *loneliness* est l'affect de la présence aveuglante de l'inconscient, de cette passibilité du soi à ce qui lui échappe, nouveau déplacement. Sous un certain angle, il y a, entre l'enfance et le trauma, un rapport d'intimité. Comment comprendre le trauma ? « Il suffit d'imaginer qu'une excitation (appelons-la ainsi), une intensité affecte le système des forces constitué par l'appareil psychique, alors que ce dernier n'a rien pour la traiter ; l'intensité d'un quelque chose qui n'a pas été introduit, présenté, un choc dont le choqué ne peut tenir le compte, dont il ne peut dire avoir été affecté. Son effet est là, sera là quand même, bien que l'affecté n'en soit pas le témoin, lui-même n'entend rien : « Il s'agit d'un silence qui ne se fait pas entendre comme silence³³ ». De ce silence, « toutefois quelque chose se fera entendre "plus tard"³⁴ ». Ce qui n'aura pas été présenté aura été agi, sans que le sujet le reconnaisse. Le paradoxe de cette *désolation* première, c'est celui de cette étrange succession qui se joue en deux temps : celui d'un premier coup, choc sans affect, et d'un second, affect sans choc, un coup double et constitutivement dissymétrique, à chaque fois mutilé de son lien. « Par exemple comme symptôme, une phobie (la boutique de linge). Cela se fera entendre comme sentiment, peur, angoisse, sentiment d'un excès menaçant dont le motif n'est évidemment pas dans le contexte actuel³⁵ ». Le mal est intempêtif. « J'achète du linge dans le magasin, l'angoisse me brise, je fuis, il ne s'était rien passé pourtant³⁶ ». Le sentiment, alors, *qu'il y a* quelque chose sans que je puisse savoir ce qu'il y a, et la phénoménalité de l'événement qui est que l'être, le *quod* arrive *avant* le *quid*, le ce que c'est, sans lui. Le chiasme de la différence ontologique est la phénoménalité du trauma. Y a-t-il une « raison » de ce choc produit par cette entrée clandestine et de son séjour ignoré ? Lyotard argumente : « Freud l'a cherché de divers côtés, la scène d'une séduction perpétrée sur l'enfant, dans l'ordre ontogénétique, ... », et répond : « Je tiens pour certain que le ressort commun à ces hypothèses (toujours fantaisistes) n'est autre que l'impréparation de l'appareil psychique au "premier choc" [...] un quelque chose ferait de l'appareil psychique un appareil constitutivement impréparé à l'accueillir, s'y introduirait sans y être introduit, excéderait son pouvoir, son énergie investie en instances et mécanismes défensifs [...] Il le tiendrait et le maintiendrait en

33 J.-F. Lyotard, *Heidegger et "les juifs"*, 30.

34 *Ibid.*

35 *Ibid.*

36 *Ibid.*, 35.

enfance³⁷ ». « Ce quelque chose est ce que Freud nomme la différence sexuelle³⁸ ». Prononcer l'enfance en son sens droit, c'est ne plus l'entendre comme un temps d'immatunité à dépasser mais comme un mode de désengagement transitif à tout l'exister : « Une "enfance" donc, qui ne serait pas une époque de la vie, mais une incapacité à représenter et à lier un quelque chose³⁹. « Freud caractérise le plus souvent cet "affect inconscient" comme l'angoisse (*Hemmung*)⁴⁰ ». C'est l'expérience de ce dont on ne peut faire l'expérience, de ce qui prive de parole. Cette expérience est sans leçon. Elle n'apprend rien.

LE RÉVÉLATEUR DU DIFFÉREND INTIME

17. Le silence de l'enfant sidéré parle en nous de l'Autre. L'enfance est pouvoir et misère, l'un avec l'autre, parce qu'elle est habitée par l'Autre et ne recouvre pas sa hantise du manteau d'un discours ordonné. Elle nous révèle l'altérité intérieure de notre espace du dedans qui défait l'opposition de l'intérieur et l'extérieur et joue sur la frontière. Pour le comprendre, il nous faut faire un détour.
18. Le discours que nous tenons pour celui de la maturité, est un discours démonstratif, délibératif, argumentatif. Qu'il soit fait pour persuader ou pour convaincre, il se prête à la discussion et s'adresse à quelqu'un nommément qui, en retour, est invité à y répondre. C'est la scène de l'interlocution et de l'échange langagier, du respect de la réciprocité. Qu'elle dessine la règle de la responsabilité des sujets parlants et permette la prise de parole, chacun son tour, qu'elle dissuade de la tyrannie langagière d'un côté et de la défection de l'autre, elle représente le principe même d'une communauté des égaux. Ce registre de la parole a ses lettres de noblesse, sa valeur et son rôle décisif : l'engagement rationaliste et démocratique.
19. Or, le reconnaître, n'est-ce pas définir, en effet, une des destinations essentielles du langage, mais sans que cela fasse, pour autant, le tout de ses destinations ? Car, il est un autre registre qui court sous ce dispositif et qui est d'un autre ordre que l'élément dialogique, que Lyotard est tenté de nommer « l'écriture » et que l'on pourrait appeler l'élément littéraire, qui renvoie à l'adresse oblique, à cette région du sous-entendu qui représente peut-être, non un bien second, mais un des « biens premiers » de l'être de langage. Un bien directement lié à une instance de « jeu ». La certitude sur le contenu comme sur l'identité de la personne à qui l'on s'adresse, ce que

37 *Ibid.*, 37.

38 *Ibid.*, 39.

39 *Ibid.*, 37.

40 *Ibid.*, 41.

l'on appelle souvent « la transparence », ne convient qu'à la scène délimitée du dialogue.

20. Dans un texte intitulé « Un partenaire bizarre », Lyotard critique l'hégémonie de la raison dialogique, du modèle de la discussion en vue d'étendre le consensus, lorsqu'elle réduit tout l'usage qui peut être fait du langage. Cet usage du langage est centré autour de l'accord des personnes entre elles : il vise la constitution d'« un *nous* qui englobe par principe *je* et *tu* (ou *nous* et *vous*) puisque la pragmatique de l'argumentation présuppose la commutabilité des noms sur les postes de la destination⁴¹ ». Cette relation de permutation présuppose l'unité personnelle de chaque instance et la réciprocité de l'interlocution dessinant l'identité d'un « nous ». Or, indépendamment du fait que la relation pragmatique est fort différente quand il s'agit de faire croire ou de faire faire, Lyotard souligne combien dans l'expérience d'écriture et de lecture, « entre celui ou celle qui écrit ou réfléchit et celui ou celle qui est censé (e) être son destinataire, la relation n'aura pas été interlocutoire⁴² ». Elle relève d'une indétermination pragmatique pour autant que l'auteur ne sait pas à qui il s'adresse et que ce destinataire de l'écriture présente tous les traits d'une entité vide, « transcendante à toute destination et à toute dénomination "réelles"⁴³ ». Lyotard nomme cette relation celle d'être l'otage d'un autre indéterminé. Il découvre la présence cachée de cette structure de l'écriture à même l'œuvre écrite de ceux-là même qui, dans leurs écrits, argumentent et défendent la clarté de la structure dialogique. Dans son dialogue avec eux, il écrit : « Je pense que si Rorty lui-même, à m'en tenir à lui, écrit et pense, même pour signifier que la seule chose est la discussion, c'est qu'il est également saisi par un devoir qui n'a jamais fait l'objet d'une discussion ni d'un contrat, ou, pour le dire autrement, qu'il est l'otage d'un autre qui n'est pas son interlocuteur⁴⁴ ».
21. Formule saisissante. Celui auquel je m'adresse n'est pas celui qui me fait face, au sens de celui-là qui pourrait, par le jeu de permutation des instances, me répondre. C'est celui (ou ceux) dont je suis l'otage, de *l'inconnu pluriel*. Elle fait ressortir toute l'importance de l'adresse voilée qui n'est pas celle de celui à qui, apparemment, je m'adresse, et, plus loin, la diversité et la division des adresses : l'écriture s'adresse diversement à plusieurs destinataires et selon plusieurs formes de destination. La véritable pragmatique du langage nous met sur la voie de la pluralité des adresses et, par là, de la condition du destinataire lui-même, divisé lui-même en plusieurs partenaires⁴⁵.
22. Ce détour nous reconduit à l'exister de l'enfance pour elle-même et à celui de l'enfance en nous, à la réitération de l'espace transitionnel en nous, « adultes ». Nous ne sommes pas des personnes unes s'adressant à d'autres personnes unes, mais des sujets divisés et disséminés s'adressant à plu-

41 J.-F. Lyotard, « Un partenaire bizarre », *Moralités postmodernes*, 122.

42 *Ibid.*, 123.

43 *Ibid.*, 125.

44 *Ibid.*, 125.

45 *Ibid.*

sieurs autres placés sous cette même condition. L'écriture qui transite le langage est création d'un espace transitionnel⁴⁶. Lyotard met désormais, cette fois, la relation de l'enfant à son objet transitionnel en étroite relation avec la relation de l'écrivain aux mots adressés à ses destinataires. Il écrit plus loin : « Avec leurs chiffons, la petite fille et l'écrivain inventent ou découvrent bien des choses. Il faut reprendre la question de l'*Einsamkeit* ou de la *loneliness* en des termes qui excèdent de beaucoup la façon dont Wittgenstein interroge le *private language*⁴⁷ ». Si l'écrivain et la petite fille se rapportent à leurs « objets transitionnels » et se meuvent dans des *espaces* transitionnels, c'est du fait de cette relation de dette à l'Autre qui n'est pas relation à un autre extérieur, et ceci bien que cet autre dont ils sont otages n'est ni dedans ni dehors, du fait de leur division intérieure entre plusieurs partenaires du jeu. Interroger l'espace transitionnel de l'enfant, c'est remarquer combien c'est l'espace d'un liant trouble. Lyotard réinterprète ici différemment la *loneliness*, l'esseulement et le rapporte à une dissension interne. Celle-ci pourrait-elle être explicable sur le mode d'une discussion interne telle que ce dialogue entre partenaires intérieurs donnerait sur un consensus, conformément à l'unité d'un sujet ? Telle est l'objection que Lyotard se formule à lui-même : « Recourant à mon propre argument, vous objecterez, écrit Lyotard, que l'écrivain et la petite fille ne sont solitaires que comme "individus", mais que, dans leur intimité, plusieurs partenaires, conscients ou non, sont engagés dans leur *jeu*, et qu'ainsi ils discutent à l'intérieur⁴⁸ ». C'est pour en contester aussitôt le bien-fondé : « Mais qu'en savons-nous ? Nous ne pouvons dire qu'ils discutent à l'intérieur que si nous postulons qu'entre les partenaires intimes le dissentiment n'excède jamais le litige⁴⁹ ». Supposer l'existence d'un *débat intérieur*, c'est postuler la notion d'*individu*. Or, si un tel cas est envisageable, « il n'y a aucune raison *a priori*, ajoute-t-il, d'éliminer l'autre cas, celui d'un différend entre les partenaires intimes⁵⁰ ». Ce que l'esseulement de l'enfance expose, c'est, de façon concomitante, le déchirement intérieur et le libre jeu entre des partenaires intimes, la nature même du différend intérieur. Un espace de déconciliation qu'il importe d'explorer.

23. Lyotard fait ici référence aux distinctions notionnelles de sa philosophie du différend : « À la différence d'un litige, un différend serait un cas de conflit entre deux parties (au moins) qui ne pourrait pas être tranché équitablement faute d'une règle de jugement applicable aux deux argumentations. Que l'une soit légitime n'impliquerait pas que l'autre ne le soit pas⁵¹ ». Dans cet ouvrage antérieur, Lyotard laissait de côté sa réflexion sur le différend intime. Il occupe ses recherches ultérieures. Ses investigations sur ce différend intime s'appuient sur l'enfance et en rejoignent le motif. Elles permettent de refaire le chemin en sens inverse, de penser la genèse

46 Sur cette question voir les travaux d'Hélène Merlin-Kajman, tout particulièrement *L'Animal ensorcelé : traumatismes, littérature, transitionnalité*, et *La Littérature à l'heure de #metoo*.

47 *Ibid.*, 128.

48 *Ibid.*

49 *Ibid.*

50 *Ibid.*

51 J.-F. Lyotard, *Le Différend*, 9.

du différend externe à partir du différend interne, et depuis celui de l'enfance qui se traduit en termes de *jeu*. « Replacé “en extériorité”, ce dernier cas serait à peu près le suivant : vous jouez au tennis avec des balles, votre partenaire joue avec elles à un jeu que vous ne connaissez pas. Vous lui demandez à quoi il joue, *il ne vous répond pas*. Qu'est-il raisonnable de faire ? Je pense que ce qui est raisonnable est d'essayer d'apprendre le jeu de l'autre⁵² ». Cette retraduction n'est pas fortuite : si désormais le différend intime donne la clef du différend extérieur, si la dimension de « jeu » prédomine, c'est que l'enfant, plus précisément marqué du féminin, et, avec lui, l'écrivain, représente le modèle. De quoi l'un et l'autre sont-ils le modèle ? De l'inventivité de jeu sur fond de misère, de mise en fiction sur fond de désolation : de cela même qui rencontre l'espace transitionnel et qui relève d'un « désordre pragmatique ». C'est pourquoi Lyotard poursuit ainsi : « C'est ce que font, dans leurs différends internes respectifs, la petite fille et l'écrivain. Celui-ci essaie d'apprendre à arranger les mots et les phrases comme il présume que son “interlocuteur” les arrange. Cela s'appelle écrire, et j'en dirais autant pour la pensée. Si quelque chose de nouveau surgit comme l'événement d'une œuvre dans la pensée et l'écriture, ce ne peut être que dans ce désordre pragmatique⁵³ ». L'espace transitionnel n'est pas médiateur ou réconciliateur, et *pas davantage dialogique*, il est toujours, en interne comme en externe, le jeu avec un partenaire bizarre. Cette liberté de jeu s'entend depuis la nudité de l'enfance, son dénuement, la *loneliness*, qui est passibilité à l'événement et peut ouvrir au désarmement de la maîtrise et au désemparement créateur.

24. On voit que l'enfance n'est pas un temps révolu de l'homme, elle traverse au contraire toute l'existence, et, en tant qu'elle travaille fortement l'écriture, loin d'être un reste d'inarticulé, elle transit l'articulation de l'écriture et l'anime, en la soumettant, et constamment, à la valeur de l'inarticulé. Son affect, loin d'être un résidu pulsionnel qui résiste à l'élaboration, est mémoire du trouble créateur, au principe des manifestations de l'art comme de la pensée. Penser l'enfance, ce n'est pas seulement et peut-être pas tant penser une impuissance à lier, à se représenter un quelque chose, que penser l'autre ressource de créer à laquelle cette sidération donne lieu. Pour le penser, il faut nous dégager d'une interprétation sexuelle de l'infantile comme origine et comme reste, et saisir son altérité : non celle d'une forme de sexualité qui, quoique n'étant pas celle de l'adulte, se placerait sous ce dénominateur-là qui leur serait commun, le sexuel, comme le fait Freud, mais une altérité d'un autre ordre, dont l'incommensurabilité est plus marquée, une altérité absolue au sexuel lui-même, et, par là, non sous le mode de l'*alter*, mais de l'*aliud*.

52 J.-F. Lyotard, « Un partenaire bizarre », *Moralités postmodernes.*, 129.

53 *Ibid.*

LE TORT FAIT À L'ENFANCE ET LA PHRASE D'AFFECT

25. Dans « Emma »(1989), Lyotard part d'un cas freudien pour l'explorer en profondeur, tout autrement que Freud ne l'a fait, et se livre à une interprétation du surgissement de la phobie et son lien avec la violation. Rappelons le centre de l'histoire en quelques mots : « A huit-ans, Emma est victime d'un "attentat" sexuel dans une boutique. Elle ne s'en souvient pas et n'en a pas été "affectée". Une phobie, la crainte d'entrer seule dans un magasin, se déclare par la suite⁵⁴ ». De cette relation, ailleurs explorée, comme nous l'avons vu, dans la syntaxe de la distorsion entre le choc et l'affect, Lyotard tente ici de rendre compte en s'interrogeant sur la teneur de ce choc.
26. Comment entendre la phobie ? En termes freudiens, c'est le souvenir de l'attentat qui provoque l'affect. Selon ces termes, on a là le cas où un souvenir éveille un affect qu'il n'avait pas éveillé quand il était vécu, parce que depuis lors l'altération due à la puberté a rendu possible une autre compréhension de ce dont on se souvient⁵⁵. Freud paraît hésiter entre l'hypothèse selon laquelle l'adolescente interprète après-coup « sexuellement » ce qu'elle a vécu et celle selon laquelle, elle est devenue sexuellement excitable avant que soit venu le temps de la sexualité, de façon précoce, avant terme (explication de l'hystérie). Or, si l'on veut suivre très précisément ce qui s'est passé et s'en tenir au constat, en mettant entre parenthèses l'hypothèse de l'unité du sujet et de la continuité du temps, comme celle de l'existence d'un dénominateur commun de toute l'existence qui serait la sexualité, ne faut-il pas creuser la disparité et s'avancer vers le lieu de la mal donne et de la malencontre ? Tout porte à penser que l'adolescent interprète dans une langue « "sexuellement" ce qu'enfant il représentait dans une autre langue ("romanesque", par exemple)⁵⁶ ». Approfondissant l'incommensurabilité, Lyotard lit ce qui a eu lieu comme l'événement d'une *phrase* d'affect pure qui n'est pas d'ordre *sexuel* : elle « se remarque à ceci qu'elle n'est pas référentielle ni adressée, qu'elle n'est articulée ni selon l'axe de l'objet ni selon celui de la destination⁵⁷ ». Ce n'est pas une phrase interlocutoire. C'est pourquoi, si, bien avant la phobie, Emma enfant revient à la boutique de friandises (élément de l'enquête que Freud signale non sans une certaine gêne, et qu'il attribue à un état de "mauvaise conscience oppressante"⁵⁸), ce n'est pas que la phrase d'affect ait comporté une *demande*. Il n'y a pas plus, en l'occurrence, de demande sexuelle qu'il n'y a de demande tout court. La petite Emma ne vient pas redemander de l'excitation, bien sûr, *pas plus qu'elle ne vient demander autre chose*. « Une demande est une attente d'enchaînement⁵⁹ ». Phrase d'affect veut dire ce qui se tient dans l'instant d'une station, pur maintenant, pure présence,

54 J.-F. Lyotard, « Emma », *Misère de la philosophie*, 77.

55 *Ibid.*, 78.

56 *Ibid.*, 81.

57 *Ibid.*, 83.

58 *Ibid.*, 78.

59 *Ibid.*, 85.

dont la répétition, lorsqu'elle se produit, n'est pas projetée, pas de demande faite à toi de me répondre en affect, et ceci parce que ce qui est senti, ici, l'affect, ne « parle de » rien ou parle de lui-même et se joue, à chaque fois, dans un instant hors de toute continuité du temps. Lyotard traduit la notion bien équivoque de « perversité polymorphe » comme l'expression « typiquement adulte » que nous donnons à ce qui est n'est pas du tout une hypersexualité confuse, mais l'ignorance par l'affect de tout objet et de toute destination, la « passibilité pure », le sensible même et non le sexuel : « L'affect s'inscrit nécessairement dans l'ordre du propre comme l'événement d'une dépropriation⁶⁰ ». Il résiste à toute identité. Que gagne-t-on, demande Lyotard, à annuler cette étrangeté de l'enfance à elle-même par le recours à la notion de « précocité affective », sinon se permettre la facilité d'assertir, par forçage, l'identité dans la durée de la même Emma (enfant et adulte), de soutenir qu'il y a une visée de l'enfant ? « Que gagne-t-on à repousser vers le début de l'histoire d'Emma, sous le nom de cette *Vorzeitigkeit*, le motif du trouble qui affecte son identité ?⁶¹ » Le même nom propre ne saurait assurer, à lui seul, de l'identité personnelle.

27. Il importe ici d'en inférer plusieurs choses distinctes, en prenant bien soin de ne pas les confondre et de démêler l'entrelacs.
28. La première chose à remarquer est que l'enfant Emma éprouve une passibilité qui n'est pas sexuelle. « Freud peut bien s'obstiner à nommer l'affectivité infantile *sexualité*, il est pourtant certain qu'elle ignore complètement la polarisation liée à la différence sexuelle⁶² ». L'affect premier est hors-jeu de toute demande *comme* de tout enchaînement, lors même qu'il est répété : il est toujours sans « toi » et « moi », sans « hier » et sans « demain », délié.
29. La seconde est celle de la mise en route de cet enchaînement atypique, à distance (choc sans affect, affect sans choc). Ce qui la met en route est maintenant saisissable. C'est qu'à la faveur de la faculté pour l'enfant Emma d'être affecté(e), le boutiquier ait tenté de détourner cette affectibilité, le fait qu'il se soit adressé à elle comme à « toi, une femme » : « Son geste "dit" : écoute la différence des sexes. C'est-à-dire la génitalité. Il place l'enfant d'un coup en position de toi dans une interlocution, qu'elle ignore, et en position de femme dans une division sexuée qu'elle ignore⁶³ ». C'est incompréhensible à l'enfant. Coup double et simultané : « l'"excitant" est toujours une phrase affective de type adulte, qui comporte l'articulation d'un univers en personnes, et en personnes sexuées⁶⁴ ». Le viol est tout autant langagier qu'affectif, et tout autant une violation de l'intelligence que de la forme de passibilité, l'attentat envers la passibilité même, où l'on ne peut y séparer l'effraction langagière de l'effraction corporelle. C'est un viol de l'esprit, du psychisme sur la surface du corps.

60 *Ibid.*, 87.

61 *Ibid.*, 89.

62 J.-F. Lyotard, « La Phrase-affect », *Misère de la philosophie*, 54.

63 J.-F. Lyotard, « Emma », *ibid.*, 90-91.

64 *Ibid.*, 91.

30. Y a-t-il même un rapport commun à de *la langue*? L'écart de la phrase d'affect par rapport à toute langue mérite d'être méditée. Lyotard lui-même y a recours et le montre par un détour. Nous faisons l'expérience d'une relation d'incompréhension d'une langue avec une autre, lorsque quelqu'un s'adresse à nous en une langue que nous ne comprenons pas : nous éprouvons que les phrases sont pour nous dénuées de sens parce que nous ne savons pas les traduire dans notre langue de façon articulée et y répondre de façon appropriée. « Nous ne sommes qu'affectés par cette "adresse" sans en être proprement adressés. Ainsi Emma serait affectée par la phrase qu'est le geste du boutiquier sans pouvoir être "adressée" par lui⁶⁵ ». Or, selon Lyotard, si la comparaison donne, pour une part, une mesure de la question, elle est aussi trompeuse. Car, dans le cas de deux langues, celui qui ne comprend pas sait, à tout le moins, que les phrases qu'on lui adresse sont sensées, que cela doit être une autre langue, et n'éprouve pas que ce qu'on lui dit est absurde, mais que c'est seulement dénué de sens pour lui ; davantage, il sait qu'il pourrait y avoir traduction. Tel n'est pas le cas de la situation entre Emma enfant et le geste du boutiquier, car l'asymétrie est ici entière : ils ne se placent pas tous deux sur le terrain de l'adresse, de l'interlocution, de la référence, de la demande d'enchaînement : « on ne saurait parler d'une "langue" affective infantile puisqu'il manque à la phrase d'affect pure, que j'invoque ici sous le nom d'enfance, les articulations indispensables à toute traduction⁶⁶ », écrit ainsi Lyotard. La phrase d'affect n'est pas articulée. Elle n'est pas adressée. Aussi, ne pourrait-on parler, en la circonstance, de « confusion des langues », comme le fait Ferenczi, que de façon tout à fait métaphorique. Certes, Ferenczi a bien vu là une chose essentielle que Freud ne veut pas reconnaître : la parole de l'enfant n'est pas celle de la sexualité, parce qu'elle est située tout à fait ailleurs. La passibilité ne dépend pas de la différence sexuelle. Mais, en parler comme d'une langue (celle de la tendresse), c'est encore, comme on le voit, nécessairement la placer sous le registre de l'adresse, de la référence, de la destination, de la demande (fût-elle d'amour), et supposer que l'affect inconscient de l'enfant vise ici quelque chose, audible en principe des deux interlocuteurs, et qu'il attend quelque chose de déterminé, que son affect, enfin, est « décidable ». Aussi bien, il convient de parler de cette « confusion des sentiments » tout autrement que dans les termes d'une confusion des langues. Car l'adresse est, d'entrée, connectée à la différence sexuelle. L'enfant Emma est, bien plutôt, affecté d'être adressée. La radicalité de l'interprétation lyotardienne du phénomène est de soutenir que le tort commis (et le trauma) n'est pas ne pas s'être adressé à Emma comme à une enfant qu'elle est, mais de s'être adressé, tout court, à elle. Il est d'affecter l'enfant de l'adresse et c'est cela, ne pas s'adresser à un enfant.

31. La formule paraît bien paradoxale, et à plus d'un titre. N'est-on pas tenté de penser presque le contraire : le tort n'est-il pas d'avoir affecté Emma sans s'adresser à elle ? Lyotard a-t-il tellement raison de penser que

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*, 91-92.

la violation perpétrée à l'égard de l'enfant (et de l'enfance) tient à l'imposition de l'interlocution et de l'adresse à l'enfant ? L'interlocution est-elle si dépendante de la bipolarisation et de l'interprétation de l'autre comme sujet indissociablement sexué ? N'y a-t-il jamais d'interlocution que corrélée, en somme, à la différence sexuelle ? Le sexuel lui-même est-il à ce point dépendant de la différence des sexes ? Ne s'adresse-t-on pas, enfin, couramment et légitimement, à l'enfant et n'est-ce pas par là, au contraire, le reconnaître et le respecter ? Cela n'est-il pas à la fois usuel et légitime, et sans confusion possible avec une violation quelconque ? Certes, et soutenir le contraire relèverait, à l'évidence, du non-sens. Mais, même si Lyotard force le trait, il convient d'entendre ce sur quoi il veut faire porter l'accent : on ne s'adresse jamais à l'enfant qu'en respectant en lui la part qui échappe à l'adresse et à l'interlocution, en respectant l'indécidable et l'ailleurs, en se déprenant de l'interlocution au sein même de l'interlocution, et c'est précisément par là que l'écriture confine avec l'enfance, ne s'adresse jamais dans la transparence et la distinction. L'adresse juste s'opère en toute reconnaissance du différend. S'adresser à l'enfant, ce n'est pas répondre à une demande présumée, mais respecter l'indécidable à même le don d'amour, et c'est toujours, pour une part, passer à côté. Et, s'il est vrai que l'aporie « réside dans l'intraduisibilité de la passibilité enfantine en articulation adulte⁶⁷ », que la différence essentielle n'est pas la différence sexuelle mais le différend entre affect infantin et affect adulte, l'amour ne s'éprend de surmonter la différence des sexes qu'autant qu'il rend les armes devant cette passibilité d'avant le sexe. Aussi bien, comme Lyotard le conclut fort justement : « Il n'y a d'amour qu'autant que les adultes s'acceptent enfants⁶⁸ ». N'est-ce pas avouer que l'amour en est tout proche ? Si cette rencontre est possible, c'est du fait même que « si l'enfance demeure chez elle, ce n'est pas quoique mais parce qu'elle loge chez l'adulte⁶⁹. » Elle donne lieu à *anamnèse*. Toute voix d'adulte a un accent d'enfance.

UNE PHRASE-LIMITE ?

32. Dans « Emma », Lyotard parle encore de phrase d'affect, il hésite à sauter le pas : « En partant de ce statut singulier de la phrase d'affect, écrit-il, (il faudrait écrire : de la phrase-affect)⁷⁰ ». Le caractère atypique de l'expression de phrase-affect mérite, en effet, que l'on s'y arrête et que l'on se reporte à la façon dont Lyotard en rend compte. La nudité de l'enfance, avant d'être celle de l'exposition terrible à la naissance et à la mort, à la différence sexuelle et ontologique, ne relève pas du *logos* du juste et de l'injuste, de l'utile et du nuisible. L'affect d'angoisse n'est premier que lorsqu'« on lui fera honte d'être nue », en plaçant l'enfant (et l'enfance en lui)

67 *Ibid.*, 95.

68 *Ibid.*

69 J.-F. Lyotard, « Prière d'insérer », *Lectures d'enfance*.

70 J.-F. Lyotard, « Emma », *Misère de la philosophie* 76.

sous le regard du *logos* : « L'enfance, comme le premier Adam, ignore qu'elle est nue⁷¹. » Aussi, c'est dans un second temps logique qu'« innocence et culpabilité arrivent ensemble, sous le nom d'angoisse⁷² ». Il faut se rendre à l'univers de l'affectivité infantile, en ne l'envisageant plus comme une immaturité, en attente de sa maturation, mais aller au lieu même du réel de son émotion, comme un affect inconscient qui ne serait pas l'angoisse, ou tout au moins pour lequel le terme même d'angoisse ne conviendrait pas, car il s'agit d'un affect d'une autre indécidabilité. Quel est donc son état ?

33. Qu'est-ce donc que la phrase-affect ? Au début de son ouvrage, *Le Différend*, Lyotard s'approchait de la nature de ce sentiment, il le nommait « l'état instable et l'instant du langage où quelque chose qui doit pouvoir être mis en phrase ne peut pas l'être encore . [...] Ce que l'on nomme ordinairement le sentiment signale cet état "On ne trouve pas ses mots", etc⁷³ ». Le sentiment se signalait par son incomplétude et n'était encore que le pressentiment d'une phrase possible, à venir. Lyotard envisageait plus loin l'éventualité pour l'absence de phrase d'être une absence d'enchaînement qui soit aussi une phrase et il évoquait à ce propos le sentiment, l'émotion⁷⁴. L'enfance rôdait sous l'angle étrange de ce qui est sur le point, sur le bord de, et qui ne passe pas encore, jamais encore à l'accomplissement, qui se tient à l'interface dans cela même qu'il réalise, qui sait la vérité de l'inaccomplissement, au principe de tout vif qui est présence/absence, de son vertige : elle était toujours l'instant du langage ou l'instant du jugement⁷⁵. Mais Lyotard était encore sur le pas, ce pas qu'il franchit dans le moment où il allègue un supplément au *Différend*, promesse de cet ouvrage qu'il intitule « La phrase-affect », qu'il écrira et qu'il n'écrira jamais complètement, dont il livra seulement une esquisse. Franchir le pas dans cet écrit, c'est, cette fois, y aller carrément de la phrase. « Le sentiment est une phrase. Je l'appelle phrase-affect⁷⁶ ». Pourquoi ce trait d'union ? Que dit-il de plus qu'il n'avait pas encore dit ? C'est que cette phrase d'affect n'est pas seulement privation de langue, mais qu'elle ne *se réfère pas* à l'affect, ne s'y rapporte pas, parce qu'elle l'est, et parce que l'affect est lui-même *sa* phrase.

34. Toute l'œuvre de Lyotard aura, certes, tourné autour de cette idée-force : si une phrase-modèle connaît quatre valences (le destinataire, le destinataire, le référent et le sens), en vérité, *il n'y a pas de phrase normale*. Toute phrase est en exception par un de ces bords. Mais, dans le concert de toutes les phrases qui dérangent le modèle des linguistes, la phrase de l'enfance atteint le paroxysme du paradoxe. C'est une phrase à la lisière du langage et de son dehors. Devant elle, on se demande vainement si l'on se

71 J.-F. Lyotard, « La Phrase-affect », *Misère de la philosophie.*, 54.

72 *Ibid.*

73 J.-F. Lyotard, *Le Différend.*, § 22.

74 J.-F. Lyotard, *ibid.*, § 105.

75 Qu'il nous soit permis de renvoyer ici à notre article, G. Sfez, « Le Langage à l'instant critique », *Lyotard et le langage*, 305-319.

76 J.-F. Lyotard, « La Phrase-affect », *Misère de la philosophie.*, 45.

tait parce qu'on est trop ému ou si l'on est trop ému parce que les mots manquent : c'est indiscernable, parce qu'ici la relation de causalité *ne prend pas*. Tout comme il est impossible de savoir si le tort est ce qui préexiste au silence fait sur lui ou s'il est ce silence fait sur lui, le redoublement du tort ou le tort même, son dédoublement essentiel, sans pouvoir mettre la main sur le tort lui-même ? Il y a superposition du langage et de ce qui n'est pas lui, enroulement de l'un en l'autre, comme si le tort était sui-référentiel, cercle vicieux. De même, la phrase-affect est enfance parce qu'elle est – et elle l'est toujours, en l'enfant comme en l'adulte – transi qu'il est d'enfance – de cet ordre : « Le signal qu'est la phrase-affect est tautégorique : *aisthēsis*, *Empfindung*, elle est à la fois un état affectif (plaisir ou peine) et le signe de cet état⁷⁷ », tautégorique au sens où l'entendait le philosophe Schelling et, avant lui, le poète Coleridge : c'est l'un et l'autre sans que l'on puisse discerner l'un de l'autre, l'état affectif du signe de cet état, cercle vertueux.

35. Aussi, la phrase-affect ne se laisse pas articuler : « Phrase articulée et phrase-affect ne peuvent se “rencontrer” qu'en se manquant⁷⁸ ». Dans cette non-rencontre, la phrase-affect, par son existence même, fait injure à la phrase articulée, entendons, en déconcerte, séance tenante, la prétention, en dénonce la vanité, elle crée un dommage, mais, en retour, la phrase articulée riposte par sa négation, elle commet un tort ne pouvant, quant à elle, rendre compte de ce qui échappe à son tribunal, celui de l'argumentation⁷⁹. Méprisante, elle dit de cet irréductible essentiel : tu n'es qu'un vestige. La phrase-affect, toujours dans l'instant du présent, ne se laisse pas identifier dans le temps. « On dirait qu'un sentiment apparaît et disparaît tout entier à tout instant. Qu'il est sans âge⁸⁰ ».

36. Pour le parler, Lyotard a ici recours à Aristote, à la différence entre le *logos* (et sa requête de justice), et la *phoné*, toute entière dans plaisir et douleur, insouciant du juste et de l'injuste, l'esprit ailleurs. « Ce temps d'avant le *logos* s'appelle *infantia*⁸¹ ». Il n'est pas le fait de l'animal, comme le pensait Aristote, mais de l'enfant. Car la phrase de l'enfance n'est pas, comme le pensait Freud, une phrase dont il faudrait exhumer la destination, trouver à qui elle s'adressait. Freud se perd dans le dédale des origines. Or, « la présupposition est fautive : la phrase-affect n'est pas originellement destinée⁸² ». Elle ne s'adresse à personne, n'attend rien de personne⁸³, ne vise pas à être « liée », et pourtant, elle témoigne ! Ces « affects » d'*infantia* « sont des témoins mais qui ne représentent rien à personne⁸⁴ ». Car, témoigner n'est pas nécessairement produire une preuve afin de porter plainte et ne relève pas du seul procès judiciaire, cela peut être tout simplement attester d'un état, non qu'il y ait à le comprendre

77 *Ibid.*, 47.

78 *Ibid.*

79 *Ibid.*

80 *Ibid.*, 49.

81 *Ibid.*, 53.

82 *Ibid.*

83 *Ibid.*, 50 et 53.

84 *Ibid.*, 48.

dans le sens où il faudrait élaborer son malaise, mais dans celui de porter l'obscur au jour, faire monter la nuit, et c'est en cela que l'écriture littéraire n'est pas si séparable du témoignage. Il faut repenser les différentes acceptions de « témoigner ». Ici, ce qui a lieu n'est pas une adresse mais « une sorte de communicabilité ou de transitivité des affects sans attente de retour⁸⁵ ». Quelque chose passe de l'un à l'autre sans communiquer du commun et sans attendre de réciprocité, d'aucune sorte : ni amour, ni haine. De seul à seul.

37. Lyotard conclut : « Il s'agirait d'élaborer le statut transcendantal de l'*infantia*⁸⁶ ». Lyotard touche là, en effet, à quelque chose d'essentiel, qui n'est pas pulsionnel, qui n'a pas la structure d'un reste, il met en relief une fonction qui traverse tout l'exister, hante le *logos* et l'entame. Il la réfère au plaisir et à la douleur et en appelle à Aristote... On sent bien pourtant que l'émotion dont il parle entretient un étroit rapport avec cet *extrême réel*, « cet intouchable absolu, ce qui s'appelle réel » — en un sens qu'il reprend de Lacan, — « ce que d'autrui je ne toucherai jamais et pas plus de moi-même⁸⁷ », ce qui ne se change ni ne s'échange, cet *émotif* qui ne se laisse pas vraiment définir par le plaisir et la douleur, auprès de quoi l'intelligence d'Aristote ne s'approche pas, même si Aristote définit le plaisir comme « complet » par lui-même⁸⁸ et peut-être même précisément pour cela. Le caractère très entier de ce *vrai émotif* est d'un autre ordre, ce disparate bizarre est dans la perfection propre à l'inaccomplissement qui l'emporte en valeur et en vérité sur toute façon d'accomplir.

38. Dans « la phrase-affect », « la phrase », au fond, telle que la pense ici Lyotard, n'est-elle pas là pour soutenir une coïncidence, fut-elle limite, entre l'affect et *du* langage, et fonctionne-t-elle si différemment de la façon dont « la langue » fonctionnait chez Ferenczi, même si elle vise plus loin l'étrangeté d'un dénuement, si elle fouille plus loin l'absence d'origine et le clair-obscur de la présence-absence ? Elle met encore sur le chemin, car tout dernier point reculé s'adosse à un autre. A traduire cette émotion en *phoné*, en plaisir et douleur, est-ce qu'on n'en affaiblit pas plutôt la voix ? Peut-être est-ce dû au fait qu'on ne s'approche jamais, par l'écriture, de l'enfance que par métaphore, et que l'élaboration, qui se voudrait « transcendantale », *veut encore trop*, est bien trop argumentative et ne peut distinguer cela dont on n'atteint jamais la teneur qu'obscurément, et sans chercher recours ni dans une psychanalyse du désir ni dans une phénoménologie de l'enfance, mais toujours, par une diagonale, d'un biais et *à travers*. On l'a et on ne l'a pas⁸⁹.

85 *Ibid.*, 54.

86 *Ibid.*

87 J.-F. Lyotard, « L'Atelier de François Rouan, le visuel touché », *Passions et politique, Rue Descartes*, 12-13, 225. Lyotard reprend ici les mots même de Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, 307.

88 J.-F. Lyotard, « La Phrase-affect », *Misère de la philosophie.*, 49.

89 Dans « Pourquoi philosopher ? » (1964), Lyotard écrivait : « C'est pour autant que le présent est absent à lui-même ou l'absent présent, qu'il y a désir » ou encore : « On l'a et on ne l'a pas », J.-F. Lyotard, *Pourquoi philosopher ?*, 22 et 24. Il faut rapporter, sur ce point, le désir et l'affect d'enfance d'une structure de l'interstice entre le langage et ce qui n'est pas lui, (et qui ne

ŒUVRES CITÉES :

- ARENDT, HANNAH. *Le Système totalitaire*. Points. Paris : Seuil, 1972.
- ARENDT, HANNAH. « Vérité et politique ». Folio : Essais. *La Crise de la culture*. Paris : Gallimard, 1972.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. *Discours, figure*. Paris : Klincksieck, 1978.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. *Le Différend*. Paris : Minuit, 1983.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. *Heidegger et "les juifs"*. Paris : Galilée, 1988.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. « Survivant ». *Lectures d'enfance*. Paris : Galilée, 1991.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. « Un partenaire bizarre ». *Moralités postmodernes*. Paris : Galilée, 1993.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. « L'Atelier de François Rouan, le visuel touché ». *Passions et politique : Rue Descartes 12-13* (1995).
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. « La Phrase-affect ». *Misère de la philosophie*. Paris : Galilée, 2000.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. « Emma ». *Misère de la philosophie*. Paris : Galilée, 2000.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. *Pourquoi philosopher ?* Paris : PUF, 2012.
- MERLEAU-PONTY, MAURICE. *Le Visible et l'invisible*. Tel. Paris : Gallimard, 1979.
- MERLIN-KAJMAN, HÉLÈNE. *L'Animal ensorcelé : traumatismes, littérature, transitionnalité*. Paris : Ithaque, 2016.
- MERLIN-KAJMAN, HÉLÈNE. *La Littérature à l'heure de #metoo*. Paris : Ithaque, 2020.

s'inscrit pas dans un pas encore), cette structure qui se montre aussi bien dans le philosophe que dans l'écriture littéraire, et dont nous faisons l'expérience lorsque nous ne parvenons pas à nous rappeler d'un nom. Comme l'écrit Valéry : « Noter que si un mot ne répond pas — je ne vais pas le chercher en général dans le passé. Où est-il ? Et parfois ce fait si curieux qu'on traduit en disant "Ce nom est sur le bout de ma langue"— On l'a et on ne l'a pas. » , P. Valéry, *Cahiers*, OC., vol I, 1259. Cette relation de présence/absence entretient un rapport paradoxal à une mémoire du présent (non du passé), elle est inhérente à l'anamnèse et signale un état *sui generis* qui n'attend pas sa résolution dans le ressouvenir du mot ou du nom. A la fin de la première partie de *La Vie de l'esprit*, Arendt posait la question : « Où est-on quand on pense ? » Mais, si « la *phoné* n'a pas de corps puisqu'elle n'est pas référentielle » (« La Phrase-affect », *Misère de la philosophie*, 54), n'est-on pas en droit de se poser également la question : Où est-on quand on sent ? Spatialement, temporellement ? Ce n'est pas une stase ou une transition, une imminence, c'est un mode de présence-absence, propre au désir comme à la passibilité d'enfance . A ceci près qu'une formule plus proche de cette passibilité-là serait plutôt : « on ne l'a pas et on l'a ».

- SFEZ, GÉRALD. « Le Langage à l'instant critique ». *Lyotard et le langage*. Paris : Klincksieck, 2017.
- VALÉRY, PAUL. *Cahiers. Œuvres Complètes*. Vol I. Pléiade. Paris : Gallimard, 1973.